

Culture et Foi

Bienvenue au site web du Réseau Culture et Foi

2/4/201

Nos coups de coeur

Livres du mois

FÉVRIER 2013

Réal Rodrigue, *Réflexions sur la praxis humaine*. Longueuil, Les Presses Philosophiques, 2011, 276 pages.

HUMANISME CHRÉTIEN ET SOCIÉTÉ NÉO-LIBÉRALE

In memoriam

Moins branchée que la philosophie analytique, le courant phénoménologique n'a pas moins cessé de croître tout au long du siècle dernier. Depuis Husserl, la méthode d'investigation phénoménologique s'est significativement améliorée et les domaines d'investigations se sont multipliés. Dans le présent ouvrage, le philosophe québécois Réal Rodrigue, disparu récemment, réfléchit sur le rapport entre le travail et notre vécu. S'appuyant sur plusieurs philosophes contemporains et surtout sur l'œuvre de Michel Henry, l'auteur offre plusieurs études sur le sens du travail que notre société et notre culture ont déformé et détourné de sa finalité primordiale.

L'ensemble de ces différentes études se déploie donc en exposant une spiritualité incrustée dans notre vécu de tous les jours et que nous avons niée ou tout simplement oubliée. La sacralisation du temps et de l'espace de travail est le seul moyen, selon l'auteur, pour redonner la dignité à l'homme et l'orienter vers d'autres finalités que celles qui prévalent dans nos sociétés modernes néolibérales. La seconde partie de l'ouvrage est consacrée à Marie de l'Incarnation, mystique fondatrice des Ursulines et authentique modèle de conduite dans ce que l'auteur appelle une « praxis spirituelle ».

Réal Rodrigue pratique la méthode phénoménologique et parvient à induire plusieurs conclusions qui touchent à notre bonheur plus ou moins réalisé dans notre vie quotidienne remplie de travail. Certes, il n'est pas le premier phénoménologue à s'intéresser au vécu religieux; on pense à *La phénoménologie de la vie religieuse* de Martin Heidegger parue récemment en traduction française (Gallimard, 2012). Mais la démarche de Rodrigue trace nettement sa ligne d'horizon sur les Évangiles de la tradition chrétienne : «Il nous faut, de toute urgence, agir selon une toute autre logique que celle du profit, une logique inhérente à la *praxis* humaine, comme cela ressortit à une réflexion conduite à la lumière des Évangiles» (p.16). «La *praxis* humaine à la lumière des Évangiles», c'est le titre de la première partie qui regroupe une série de textes ayant pour objet non pas une notion théorique ou savante du travail mais bien l'extension de son vécu individuel et quotidien.

Ici, le travail en cause n'est donc pas la définition technique ou idéologique de la fonction mais plutôt son fondement existentiel. Pour Michel Henry, rappelle Rodrigue, «le 'travail' appartient à la téléologie immanente de la vie» (p.9). Ainsi, complète Rodrigue, «la vie s'éprouve dans l'action par laquelle elle répond à ses besoins, c'est-à-dire dans la *praxis*» (Idem). Et la seule solution viable et humaniste à donner un sens à cette *praxis* c'est de lui donner une finalité spirituelle. Tout au long de ses différentes méditations et en s'intéressant particulièrement aux écrits de Mère Marie de l'Incarnation, l'auteur va donc exposer une phénoménologie du travail quotidien nécessaire à notre survie mais il va aussi formuler une critique radicale de la qualité de notre vie dans notre monde moderne.

La réflexion sur la vie intérieure de la *praxis* humaine ne se fait pas dans un mode abstrait ou idéal. Au contraire, cette *praxis* toute naturelle et conséquente des besoins humains est violemment confrontée aux modèles politiques de nos sociétés modernes, capitalistes ou socialistes. Selon Rodrigue, les finalités du travail qui sont décrites, prescrites et imposées par nos États actuels sont à l'antipode de la santé et de la sérénité vitale : «La logique de la vie appelle une compréhension du politique dont l'élite actuelle n'a pas idée» (p.17). Ce sont des idées nettement opposées; il n'y a définitivement aucune conciliation possible entre les modèles sociaux modernes et la démarche de l'introspection humaniste: «nous devons reconnaître l'incompatibilité du système néolibéral avec l'amour de la liberté et de la vie tel qu'il s'exprime spontanément dans le secret de notre propre cœur» (p.17).

Rodrigue ajoute son cri à celui de Noam Chomski dénonçant le détournement inhumain du travail naturel par notre civilisation moderne; il est clair que tout philosophe doit dénoncer ces gouvernements qui décrètent que l'Organisation Mondiale du Commerce, la Banque Mondiale et le Fonds monétaire International sont «des institutions faisant partie intégrante du bien commun de l'humanité» (p.17). C'est de «la propagande», écrit Rodrigue, et cette dernière s'oppose absolument à la finalité naturelle et spirituelle du travail nécessaire à la survie mais aussi à la qualité et au sens de toute la vie.

Il faut répéter que la réflexion philosophique de Rodrigue appartient au courant de la phénoménologie. Se référant à Husserl et Heidegger, il écarte comme fondement métaphysique de son anthropologie «la conscience intentionnelle» du premier et «l'ouverture au monde» du second. Il propose plutôt «la vie transcendantale» inspiré par Michel Henry qui parlait d'une «affectivité transcendantale» (p. 172). Cette vie transcendantale est pour Rodrigue le sol métaphysique sur lequel repose son anthropologie philosophique. Cette anthropologie inclut une part toute spirituelle; il s'agit d'une lumière divine reçue exclusivement par la Révélation chrétienne : «Le concept de nature humaine trouve alors tout son sens, il reçoit de la Révélation une lumière décisive» (p.50). Notre nature donc est «humano-divine» (Idem). Et seule les Évangiles de la tradition chrétienne peuvent renverser la vieille *praxis* humaine fondée sur la violence et le mensonge et prôner une *praxis* nouvelle fondée sur l'amour.

Cette vie transcendantale, «bien décrite par les phénoménologues» (p.53), est le terrain sur

lequel l'homme doit se battre pour regagner la dignité de son travail. Reprenant les analyses sévères de Marx, de René Girard, de Jean Ziegler et de Noam Chomski, Rodrigue attaque tout au long de ses textes réflexifs la société néo-libérale et sa propagande de mensonges et de violences. Seul l'Évangile peut renverser cette perte de signification du travail engendré par l'Histoire. L'opposition devient politique : «La praxis humaine, lorsqu'elle s'exerce dans l'espace de liberté et d'amour ouvert par «la lumière véritable qui illumine tout homme», nous amène à répudier le mensonge dont se nourrit la violence et à entrevoir la finalité vraie du pouvoir politique» (p.159). Car la vraie finalité de la politique est de rendre possible le bonheur pour tous les hommes comme la vie transcendante déploie ses différents modes de vie (travail, pensée, prière, etc.) en vue du bonheur de chaque homme (p.160).

Cependant, pour pouvoir entreprendre le cheminement réflexif en cause, il faut d'abord recevoir «la lumière» dans notre intellect : «sans la lumière de vérité que reçoit l'intellect, personne ne saurait distinguer le bien du mal, percevoir le réel en tant que bon» (p.57). La seconde partie de sa réflexion, consacrée à la vie active de Marie de l'Incarnation, sert à illustrer son anthropologie fondée sur un renversement du sens de ce qu'est le travail : «...la praxis humaine se transforme radicalement, (...) le travail domestique, par exemple, devient autre chose qu'une activité de production» (p.148). Trois traits caractérisent cette nouvelle praxis proposée : elle est singulière car ce sont les individus qui agissent «dans leur chair individuelle», elle est universelle car la Révélation chrétienne est offerte à tout homme, et elle est logique car elle se met en accord avec le Logos ici identifié au Verbe incarné porteur de son humanisme incomparable (p.150-157). Cette nouvelle praxis «qui se dégage de nos méditations sur les Évangiles» s'oppose radicalement et irrémédiablement au «système néolibéral fondé sur la valeur de l'argent (...) pas moins exécration que les régimes totalitaires» (p.154).

Le titre de la seconde partie résume sa finalité : «Spiritualité et praxis». Sa «réflexion phénoménologique qui découvre la vie comme la condition de toute pensée de toute action» (p.205) va alors mener notre auteur à chercher dans la vie de l'Ursuline de Québec les outils spirituels permettant de transformer notre praxis. L'«attention à soi-même» est le point de départ de la conversion puisque ce Soi se distingue absolument du Moi et de l'amour-propre qu'il dégage. «Aucun vivant ne se donne le Soi et les pouvoirs qui le constituent» (p.201). La Vie, la pensée, le pouvoir d'agir nous sont donnés et nous n'avons aucune maîtrise sur leur origine ou leur durée. Nous devons voir à dissoudre cet amour-propre qui est un «sérieux obstacle» dont il faut s'affranchir si l'on veut donner un sens humaniste à notre nouvelle praxis et plus particulièrement «sur la manière d'envisager notre travail et la satisfaction des besoins» (p.199). Contre l'amour-propre, la mystique fondatrice recommande la méditation sur notre petitesse, notre «néant» (p.201).

Le deuxième pas vers la conversion est la réflexion que nous pouvons faire sur les futilités de nos buts et visées. Marie de l'Incarnation promet ici que grâce à «la syndérèse (le remords)» (p.210) habitant le cœur de tout homme, celui qui entreprend ce cheminement de réflexion revient tôt ou tard au Père de toute Vie et de chaque Soi. Mais pour y retourner il faut d'abord «s'abandonner de tout soi-même» (p.213). Un troisième pas suggéré par la fondatrice est de ne pas se laisser envahir par «les épines et les tracés» du monde extérieur (p.241). Bref, le recueillement, le renoncement et la charité pratiqués par la mystique constituent une voie exemplaire pour le philosophe Rodrigue et sa phénoménologie de l'expérience religieuse.

Dans sa conclusion générale, l'auteur tient à souligner les bienfaits de l'influence de «la foi religieuse transmise par l'Église» indépendamment des bévues et égarements de l'institution au cours de son histoire (p.261); le message évangélique n'est aucunement réductible aux avatars de l'institution religieuse. S'opposant finalement à Nietzsche et à Schopenhauer qui définissaient la Vie comme «une force aveugle et anonyme» (p.262), Réal Rodrigue définit cette Vie comme fondement transcendantal de notre être individuel et comme le Logos qui

anime nos actions et notre pensée. La «vie transcendante» est le socle ontologique de toute l'aventure humaine. Et c'est dans une réflexion sur les finalités réelles de notre travail et de nos actions, toute notre praxis humaine avec ses hauts et ses bas, que l'on trouve un chemin conduisant à un état de grâce, seul état digne de notre nature humaine et de sa conduite au sens éthique comme au sens politique.

Claude Gagnon

[[RETOUR](#)]